



Michel Fromaget

Un joyau dans la nuit

Introduction à la vie spirituelle
d'Etty Hillesum

*Préface de
Sylvie Germain*

B
desclée
D
de
D
brouwer

Essai

Un joyau dans la nuit

Michel Fromaget

Un joyau dans la nuit

Introduction à la vie spirituelle d'Etty Hillesum
Préface de Sylvie Germain

Desclée de Brouwer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vivent deux millions de juifs.

- Le 21 septembre 1939, directive d'Heydrich établissant les premiers ghettos polonais.
- En octobre 1939, mise en place de l'action T₄ prévoyant l'extermination des malades mentaux et des handicapés (elle durera jusqu'en août 1941).
- À partir de la fin juin 1941, premier massacre des juifs d'URSS sous le feu des *Einsatzgruppen*. La « Shoah par balles » a commencé. Elle fera un million de morts.

La première période de la vie d'Etty vient à peine de se terminer. En effet, elle a rencontré Spier le 3 février. Environ deux mois avant, le 29 novembre 1940, le père d'Etty, Louis Hillesum, est révoqué de son poste de proviseur à Deventer parce que juif.

Quelques dates concernant les camps

Au fil de la seconde période de la vie d'Etty, je retiendrai les faits suivants :

- Auschwitz I ouvre ses portes en mai 1940. Les détenus sont initialement fusillés, méthode artisanale, lente et éprouvante. Le CO₂ utilisé dans les « camions à gaz » n'est pas, lui non plus, sans inconvénient. Heureusement, le Zyklon B est de trente à quarante fois plus efficace. Les premiers essais sur 6 000 prisonniers soviétiques ont lieu en septembre 1941. La phase d'extermination industrielle a commencé.
- En décembre 1941, ouverture de Chelmo, camp d'extermination systématique. Simultanément, programmation du camp d'Auschwitz II-Birkenau qui

ouvrira ses portes en mars 1942, pratiquement en même temps que Sobibor.

- Le 29 avril 1942, obligation du port de l'étoile jaune. L'extermination des juifs polonais va bon train : à la fin juin 1942, 700 000 d'entre eux sont déjà morts. Etty note cette information le 29 juin.
- Le 17 juillet 1942 ouverture de Tréblinka puis, peu après, de Maidanek, camps en priorité réservés, comme Sobibor, aux juifs de Pologne. 90 % de ces derniers périront dans ces trois camps. Soit environ un million de personnes dont 300 000 en provenance du ghetto de Varsovie exterminées durant l'été 1942.

Le cas des juifs de Hollande

Voici enfin quelques dates relatives tout à la fois à la deuxième et à la troisième période de la vie d'Etty Hillesum et qui concernent plus particulièrement les juifs de Hollande, lesquels sont sensiblement au nombre de 120 000.

- En février 1941, Rauter chef suprême de la SS et de la police pour les Pays-Bas fait déporter (en représailles) 400 jeunes hommes d'Amsterdam à Mauthausen.
- En juin de la même année, une rafle mentionnée par Etty envoie 230 dans le même camp.
- Fin 1941, les décrets du commissaire Seyss-Inquart parachèvent l'aryanisation du pays : économie, transport, etc. Trois quartiers de ghetto sont créés à Amsterdam.
- Le 22 juin 1942, le gouvernement hollandais est informé que 40 000 juifs hollandais devront partir pour Auschwitz. 4 000 doivent impérativement partir avant la mi-juillet. Ils partiront effectivement le 15 juillet et

arriveront le même jour à Westerbork.

- La veille, le 14 juillet 1942, est parti de Westerbork le premier convoi pour Auschwitz. Depuis ce convoi jusqu'au dernier – en date du 13 septembre 1944, qui déportera 77 enfants –, 103 convois partiront au rythme d'un par semaine. Ils emporteront environ 100 000 personnes dont 55 000 pour Auschwitz et 34 000 pour Sobibor.

La vie d'Etty à Westerbork

Initialement ouvert en 1939 en vue de regrouper les émigrés juifs allemands, le camp de Westerbork passe sous l'autorité allemande le 1^{er} juillet 1942 et devient alors un camp de transit pour tous les juifs néerlandais. Etty y arrive le 30 juillet 1942 en tant que fonctionnaire du Conseil juif d'Amsterdam. Elle y effectuera, comme je l'ai dit, quatre séjours. Deux de quinze jours, entre le 30 juillet et le 7 (ou 8) septembre 1942. Un troisième, de quinze jours encore, du 20 novembre au 5 décembre 1942 et un quatrième de quatre mois, environ du 5 juin 1943 au 7 septembre 1943. Chaque séjour, sauf le dernier, prend fin pour raison de maladie. Julius Spier meurt le 15 septembre 1942 à peine une semaine après le retour d'Etty à Amsterdam qui revient alors de son second séjour. Dès son retour dans la capitale, la jeune femme entame la rédaction du *Cahier onze*. Ce cahier revêt une importance toute particulière puisqu'il est le dernier qui nous soit parvenu. Il est, en outre et surtout, de tous les cahiers qui ont été récupérés, le seul à avoir été écrit après qu'Etty a vécu à Westerbork. Le quatrième séjour à Westerbork, dont la durée dépassera largement celle des trois précédents réunis, se terminera par le départ d'Etty pour Auschwitz où elle sera gazée environ trois mois après son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

naturellement, le désir d'enfant. Or là, et bien qu'elle soit infiniment féminine, force est de constater qu'Etty est totalement « hors paradigme ». Elle s'en étonne parfois elle-même : « Pourtant, il y a quelque chose qui cloche en moi. Je ne veux pas de mari, je ne veux pas d'enfant » (p. 227). À propos des douleurs qui lui viennent de ses règles, elle a cette réaction révélatrice : « Mais puisque je ne veux pas d'enfant, pourquoi endurer chaque mois cette absurdité ridicule ? » (p. 224). Et la jeune Hollandaise de présenter et d'expliquer ce versant de son âme ainsi :

L'instinct maternel, je crois, me fait entièrement défaut. Je le justifie ainsi à mes propres yeux : je considère la vie comme un long calvaire et les hommes comme des êtres bien misérables, et je me sens incapable de prendre la responsabilité d'accroître l'humanité d'une malheureuse créature de plus (p. 243).

Ailleurs, elle justifie son refus du mariage et de la fécondité en disant qu'elle est « incapable de se charger de la responsabilité d'autres personnes » (p. 227).

Qui a lu le *Journal* d'Etty en entier voit clairement ce que vaut cet argument, autrement dit : rien du tout. Il n'est que la rationalisation d'un état de choses dont elle méconnaît ou ne veut pas connaître les véritables raisons. Parmi celles-ci, il est possible que le penchant si prononcé de la jeune femme pour la bagatelle y soit pour beaucoup. Mais elle ne paraît pas prête à le reconnaître. Et ceci d'autant moins sans doute que ce pseudo-argument lui sert à justifier non seulement son absence d'instinct maternel, mais aussi l'acte que cette déficience instinctuelle a très certainement facilité : je veux parler de l'avortement volontaire de cet enfant, de sexe et de père

inconnu, avortement méthodique qui finira par provoquer l'effet qu'il se proposait le 8 décembre 1941. Mais inutile d'en dire plus pour l'instant sur ce sujet. Nous y reviendrons en fin du chapitre prochain.

L'amour des fleurs

Ceci dit, il me peinerait grandement de terminer le portrait psychologique d'Etty sur une touche aussi morne. C'est pourquoi je tiens dès à présent à faire remarquer que l'instinct maternel déficient d'Etty ne concerne jamais que l'enfantement biologique. Sur un plan supérieur, il peut parfaitement témoigner du souhait ou de la nécessité de rester disponible pour enfanter, non plus sur le plan de la chair, *mais sur celui de l'esprit*. Or l'analyse que nous conduirons plus tard de la vocation d'Etty cautionne fortement une telle inter-prétation.

Mais il y a encore ce trait de caractère d'Etty, trait charmant et si attachant, que je m'en voudrais de passer sous silence d'autant qu'il joua dans la maturation spirituelle de la jeune Hollandaise un rôle que l'on est en droit de tenir pour aussi essentiel que son éveil à l'Amour ou encore sa confrontation avec la Mort. Je veux parler de son goût pour les fleurs ou, plus largement, de sa sensibilité à la Beauté de la nature. Cette sensibilité, en effet, à l'exact opposé de son instinct maternel, a toujours été très déliée, très intense. Tant même, qu'Etty en souffrait littéralement. Évoquant une promenade vespérale lors de laquelle tout lui parut ravissant elle écrit : « Je ressentais cette beauté au point d'en éprouver une douleur au cœur. La beauté me faisait souffrir » (p. 61). Et le vocabulaire même d'Etty, lorsqu'elle parle des fleurs, est révélateur : de la beauté et de la délicatesse d'une rose thé qui se fane elle dit qu'elles sont presque « insoutenables » (p. 594). À propos du pois de

senteur du *Cahier neuf*, elle écrit : « Hier soir, j'ai subi la beauté presque insoutenable de ce pois de senteur rouge entre mes livres » (p. 632). Plus loin : « La beauté est aussi une chose que l'on doit pouvoir supporter » (p. 633).

L'âme d'Etty spontanément, naturellement, s'émerveille. Évoquant dans son *Cahier premier* les temps anciens à Deventer, elle rappelle son émotion devant de grandes plaines ensoleillées, devant des champs de blé qu'elle n'oubliera jamais et « auprès desquels elle se serait presque agenouillée » (p. 117). À travers lesquels, elle avait déjà le sentiment d'être « en contact avec Dieu » (*ibid.*). Mais devant tant de beauté elle souffrait déjà : « J'avais une nature trop sensuelle, trop possessive, dirais-je. Ce que je trouvais beau, je le désirais de façon beaucoup trop physique, je voulais l'avoir » (p. 60). De là sa douleur, mais qui ira en s'allégeant au contact du « magicien Spier » dont la parole et l'exemple lui apprendront à « s'émerveiller sans prendre » et à « aimer sans garder ». Enseignement qui certainement ne fit qu'aiguillonner et stimuler ce talent poétique d'Etty auquel on doit tant de notations d'une fraîcheur et d'une clarté non pareilles : à propos des arbres (p. 418...) – et notamment du hêtre pourpre de son enfance avec lequel elle entretenait « une liaison particulière » (p. 406) –, à propos des étoiles qui s'accrochent « tels des fruits brillants aux branches noires des arbres » (p. 432), à propos des cailloux, ou encore à propos des ciels, des nuages, de la vie et, bien sûr, des fleurs : violettes, cyclamens, jasmins, géranium, roses, crocus... Toutes fleurs qui, jusqu'au bout, seront pour Etty un tel motif d'enchantement, de louange et d'espérance qu'elle continuera d'en pleurer de joie jusque derrière les barbelés de Westerbork, jusqu'au bord des rails qui mènent à Auschwitz.

Telle est donc Etty Hillesum, telle du moins je la vois en sa condition première. Lestée d'une sensibilité érotique et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans le *Cahier deux*, nous pouvons lire : « Je me sens comme une poubelle tant il y a de trouble, de vanité, d'indécision, d'insuffisance en moi ! » (p. 122). Et encore : « Il m'arrive de tomber dans de formidables crises où je ne vois plus les tenants et les aboutissants, où je me perds... » (p. 175), ou encore : « je recommence à osciller dangereusement au bord de la dépression et du chaos » (p. 183).

Et voici comment commence, dans le *Cahier trois*, la journée du 30 octobre 1941. Nous sommes donc environ neuf mois après le miraculeux accouchement : « Angoisse devant la vie à tout point de vue. Dépression totale. Manque de confiance en moi. Dégoût. Angoisse » (p. 213). Évidemment, de tels instants ne passent pas inaperçus au regard perspicace de Julius Spier : « Vous êtes retombée très bas. Vous avez de nouveau votre air étranger au monde » lui fait-il remarquer en janvier 1942 (p. 342).

Mais le pire est loin d'être passé. Voici trois notations de juin 1942 (il est vrai un mois terrible pour les juifs de Hollande, maintenant totalement soumis aux interdictions inaugurées par les lois de Nüremberg). En date du 11 juin, nous lisons : « Je me sens dans un état physique tout à fait lamentable (...) un sentiment d'abattement m'opprime de plus en plus et un chagrin toujours plus intense prend possession de moi... » (p. 566). En date du 12 juin : « Triste, abattue, mal assurée : un tas de sable où le premier venu n'a qu'à enfoncer son pied pour que le tas se disperse en tous sens » (p. 571). Et en date du 13 juin, au matin : « Fatiguée, découragée et usée comme une vieille fille. Et maussade comme le crachin glacial qui tombe dehors. Et si faible » (p. 575).

Ces phases de fatigue, de découragement et d'usure nous rendent Etty Hillesum particulièrement proche. Elles font aussi que sa progression spirituelle se révèle tout à fait conforme à ce

que les mystiques et les saints du christianisme nous ont fait connaître. Conforme aussi en ce que, dans le cas d'Etty, comme dans celui de ces derniers, les forces de vie finissent par l'emporter sur les forces de mort, celles de la consolation sur celles de la désolation, celles du papillon sur celles de la chenille. Parmi tant d'autres, voici un passage extrait d'une lettre écrite lors de l'ultime séjour à Westerbork, deux mois à peine avant le départ d'Etty pour Auschwitz, qui témoigne éloquemment de cette heureuse issue. Ce passage est très remarquable par son mouvement que l'on dirait calqué sur un verset de saint Paul. Dans sa lettre du 3 juillet 1943, la jeune femme écrit en effet à la famille Smélik :

La vie que je mène ici n'entame guère mon capital d'énergie – le physique se délabre bien un peu et l'on tombe parfois dans des abîmes de tristesse, mais dans le noyau de son être, on devient de plus en plus fort (p. 865).

Ce que saint Paul notait ainsi à l'intention des Corinthiens : « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage. Au contraire, même si notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour » (2 Co 4,16).

Trois compréhensions clés

Selon un enseignement classique des grandes traditions spirituelles, qu'elles soient d'Occident ou d'Orient, trois circonstances de la vie humaine s'avèrent particulièrement favorables à l'éclosion spirituelle, à cette éclosion par laquelle nous nous ouvrons et donnons entièrement à notre être entier. Soit : « La rencontre de l'Amour », « L'émerveillement devant la Beauté » et « La confrontation avec la Mort ». Or, considéré de

ce point de vue, le parcours d'Etty Hillesum s'avère particulièrement exemplaire. Il l'est en ce que la nouvelle naissance de la jeune femme, tout en puisant simultanément les forces qui lui sont nécessaires à ces « trois sources », transforma du tout au tout sa compréhension de l'Amour, de la Beauté et de la Mort, exactement dans le même sens qu'elle transforma celle des plus grands saints et mystiques chrétiens. Examinons cela de plus près.

L'Amour

En matière d'amitié et d'amour, le naturel d'Etty, nous le savons, fait qu'elle ignore la haine et prise particulièrement les plaisirs sexuels. Il se trouve qu'elle eut aussi nombre d'amis et qu'elle affectionnait manifestement beaucoup d'être et d'échanger avec eux. Avant sa rencontre avec Julius Spier, la jeune Hollandaise est donc déjà très familière des deux premières dimensions de l'amour. Soit ses dimensions *physique* et *psychique*, *Éros* et *Philia*. Mais elle ignore encore la troisième hauteur de l'amour, celle de l'amour *spirituel*, de l'*Agape*, de la *Caritas*, de cet amour inconditionnel, qui est total et universel, non plus possessif, mais oblatif et libérateur. De cet amour qui n'est plus un sentiment, mais qui est *conscience*, *volonté* et *acte* dispensés pour qu'autrui s'ouvre et naisse enfin à *celui qu'il est* et soit ainsi sauvé de *celui-là qu'il n'est pas*.

Sans nul doute, Etty commença par découvrir l'existence et la nature de l'amour spirituel grâce à ses lectures. Notamment, celle du poète Rainer Maria Rilke qui lui enseignera que l'amour authentique « multiplie la liberté » de l'être aimé (p. 398) et qu'en aucun cas il ne saurait s'arrêter à ce dernier (p. 428). Notamment, celle de l'Évangile où elle apprendra que cet amour dépasse l'amour parental et familial, enseignement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les propos d'Etty Hillesum sur l'Amour, la Beauté et la Mort sont révélateurs, nous le voyons, d'un éveil à la vie de l'esprit, tout à la fois classique et exemplaire. Mais non seulement eux, car il faut citer aussi les fruits spirituels habituels produits par une telle *metanoïa*. Notamment les fruits de paix, de joie et de force. Au vrai, on peut défendre que le *Journal* et les *Lettres* d'Etty sont les témoins de l'émergence entre 1941 et 1943, dans la vie de la jeune femme, de *toutes les grâces* énoncées par saint Paul dans la fameuse présentation du « fruit de l'esprit » qu'il donne en Gal 5.22, verset célèbre où nous lisons : « Mais le fruit de l'esprit est amour, joie, paix, patience, sensibilité, bonté, fidélité, douceur, maîtrise de soi. »

Oui ! Etty bénéficia éminemment de toutes ces grâces, plus même quelques autres. Cependant, pour des raisons de place et afin de laisser au lecteur la joie des découvertes que l'on fait par soi-même, je me limiterai à illustrer seulement les trois que voici : la Paix, la Joie et la Force, me réservant, comme on le voit, la possibilité de les écrire avec une majuscule afin de les distinguer de leurs homonymes seulement psychiques ou physiologiques.

La Paix

La paix en question, n'est pas celle qui vient des circonstances, ni de la satisfaction du besoin de sécurité inhérent à notre nature. Bien au contraire : elle a pour elle de pouvoir se manifester même au cœur de la tempête et dans les affres de l'angoisse. Elle est cette paix qui vient du Christ. Cette paix dont Jésus dit dans l'évangile de Jean alors qu'il la donne à ses disciples : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Ce n'est pas comme le monde la donne que moi je vous la donne » (Jn 14,27).

Or, ce qu'il y a de plus haut point caractéristique dans le cas d'Etty Hillesum, c'est que cette paix lui échet dans les circonstances que l'on sait, c'est-à-dire aux portes d'une persécution inhumaine dont elle avait, au fond d'elle-même, l'impérieuse intuition qu'elle ne réchapperait pas. Voici quelques notations, que je glane au fil des *Cahier quatre* et *dix*, lesquelles illustrent éloquemment la venue de cette paix qui, ainsi que le disent les spirituels et les mystiques, ne vient pas du monde, mais de l'union à Dieu.

Cahier quatre :

Je suis abondamment irriguée par la vie et dans la vie, je porte en moi cette paix intérieure... (p. 323).

Le calme et la paix règnent désormais dans mon royaume intérieur (p. 324).

Cahier dix :

De grands changements semblent s'opérer en moi et je ne crois pas qu'il s'agisse simplement d'états d'âme. (...) ce matin je ressentais une paix, une sérénité, une certitude que je n'avais plus connues depuis longtemps (p. 648).

Je suis dans des dispositions singulières (...) je sens douceur et confiance croître en moi (...) rien ne se trouble dans ma façon de penser et de sentir... (p. 663).

Je vois, je vois et je comprends sans cesse plus de choses, je sens une paix intérieure grandissante... (p. 669).

Je me sens seulement dans les bras de Dieu (p. 677).

La Joie

Les lignes précédentes du *Cahier dix* ont été écrites en

juillet 1942, peu avant le départ de la jeune femme pour Westerbork. Naturellement, cette paix qui vient de la confiance en Dieu – Etty l'affirme à maintes reprises (p. 674, p. 682, *passim*) –, cette paix s'accompagne d'une joie sans pareille. Précisément de cette joie qui sait reconforter les croyants jusque dans la tristesse et la souffrance les plus éprouvantes, de cette joie dont le Christ a dit qu'elle était sienne et dont il fit en sorte qu'elle puisse éclore en chacun et s'y déployer en plénitude (Jn 15,11). Or, c'est bien cette joie qui échet à Etty Hillesum, joie qui perle et jaillit dans son journal à chaque page où elle chante la bonté et la beauté de la vie. Et Dieu sait si, cette bonté et cette beauté, elle les chante souvent : « Oui, Etty, la vie est très bonne (...) indescriptiblement bonne et légère à porter », écrit-elle le 8 décembre 1942 (p. 252-253). Et le 11 décembre : « La vie est grande, bonne, passion-nante, éternelle... » (p. 257). Plus tard, le 8 mars 1942, elle s'exclame : « Et pourtant, pourtant, la vie est si belle » (p. 384). Le 27 mars, elle note comme pour elle-même : « Et toujours : la vie est belle » (p. 427). Le 4 juillet, alors qu'elle connaît le sort des juifs et en est pleinement consciente : « Et pourtant la vie est belle et pleine de sens. Elle est même pleine de sens dans son absurdité... la vie, d'une manière ou d'une autre, forme un ensemble parfait » (p. 640).

On pourrait multiplier les citations sans difficulté, mais cela n'est pas utile. Une dernière suffira à convaincre de cette joie qui imprégna Etty Hillesum même aux heures les plus sombres. De retour de Westerbork, où elle a assisté chaque mardi au départ des trains pour Auschwitz, un peu étonnée, Etty écrit :

Comment peut-on brûler d'un tel feu, jeter autant d'étincelles ? Tous les mots, toutes les phrases jamais utilisés par moi dans le passé me semblent en ce moment grisâtres, palis et ternes comparés à cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pousse à s'accomplir en un imago hors d'atteinte des raisonnements de la psychologie dualiste, de faire cela conduit bien sûr à une tout autre appréciation. Celle-ci, pour autant, n'oublie pas les faits suivants.

La psyché familiale de la famille Hillesum, nous l'avons vu, est fragile. Le frère aîné d'Etty a été plusieurs fois interné. Le cadet était effectivement schizophrène. La pensée qu'elle puisse être « folle » habitait autrefois Etty (p. 34). Celle-ci justifia d'ailleurs son avortement par la crainte que son enfant soit victime d'une lourde hérédité (p. 249).

Qu'Etty ait eu précisément conscience de son aptitude particulière à se dissocier du réel, à s'en retrancher presque spontanément, ne fait guère de doute. En témoignent, par exemple, les quelques notations suivantes récoltées dans son *Journal*. Tout d'abord celle-ci que l'on peut lire dans le *Cahier deux* :

Je connais deux sortes de solitude (...). La première est toujours là lorsque je ne ressens aucun contact avec mes semblables, ni d'ailleurs avec quoi que ce soit. Je suis totalement coupée de tous et de moi-même... » (p. 136).

C'est dans ce même cahier que nous voyons aussi se lever ce questionnement passablement symptomatique : « Se pourrait-il que mon violent besoin de synthèse ne soit que la peur inconsciente d'une schizophrénie supposée ? » (p. 179).

Dans le *Cahier dix*, Etty remarque : « Je me sens toujours dans des dispositions étranges. Je pourrais presque dire : il me semble que je plane au lieu de marcher, et pourtant je suis en pleine réalité et je sais parfaitement ce qui est en jeu » (p. 665).

Le même jour, elle s'étonne de cet instinct qui la pousse à observer ceux qui partent pour les endroits « les plus menacés

de la terre (...) avec distance, avec objectivité et presque avec froideur » (p. 666).

À deux jours de son départ à Westerbork, elle constate : « Et toujours, pourtant ce sentiment : la vie est si « intéressante » à travers toutes les épreuves. Une observation détachée, presque démoniaque, des événements reprend toujours le dessus chez moi » (p. 709).

Dans une lettre envoyée de Westerbork à la mi-juin 1943, nous pouvons lire encore : « Parfois je n'ai même pas conscience d'être dans un camp, singulière faculté que je me découvre » (p. 846).

Récupérée par la grâce

Oui, « singulière faculté » que celle de s'abstraire et se dissocier du réel, jusqu'à n'en plus éprouver, ni les menaces, ni l'horreur. Mais, sans cette faculté, il faut bien dire que nombre de passages du *Journal* d'Etty, dont certains sidérants, demeureraient passablement inexplicables.

Ainsi, ce passage où elle s'extasie devant le coloris « terriblement radieux » de l'étoile jaune. Étoile qui stigmatise les juifs d'Amsterdam seulement depuis la veille et que, sous le coup d'une vision poétique pour le moins incongrue, elle aperçoit comme une « grande étoile dorée » (p. 502). Ou encore celui où elle voit Westerbork, anti-chambre d'Auschwitz et de Sobibor, comme un « jouet échappé de la main distraite de Dieu » (p. 733). Ou bien celui où son écriture conjugue impassiblement dans une même observation : les mains des déportés qui, à travers les interstices des wagons, « s'agitent comme celles des noyés », et « le ciel (qui) est plein d'oiseaux », ceci sans oublier les « lupins violets (qui) s'étalent avec un calme princier » non loin des quais d'embarquement (p. 845).

Oui ! comment expliquer ces passages effarants où, sachant ce qu'elle sait et ayant vu ce qu'elle a vu, elle a malgré tout le front de soutenir que « la vie est belle et pleine de sens » (p. 649), « qu'elle forme un ensemble parfait » (ibid.), « qu'elle mérite d'être vécue » et qu'elle est « juste » (p. 729), que « tout est toujours parfaitement bon, tel quel » (p. 894) ? Ou encore le culot d'avouer à son retour de Westerbork que pour elle, en définitive, « la beauté et la grandeur sont plus dures à porter que la souffrance » (p. 712), souffrance dans laquelle il nous faut bien inclure celle des enfants, des femmes et des vieillards déportés qu'elle vient d'aider à monter dans le train ?

Oui ! Comment expliquer cela ? Comment expliquer cette carence dont elle fait état dans son *Cahier onze*, alors qu'elle se remémore le sort lamentable des juifs parqués à Westerbork en notant : « Je ne ressentais aucune amertume devant les souffrances qu'on leur infligeait » (p. 755) ? Ou aussi comment expliquer le sentiment inimaginable qui a pu lui faire écrire : « J'ai appris à aimer Westerbork, et j'en ai la nostalgie (p. 721) ? Ce sentiment qui a fait que sa mémoire en gardait « une image presque suave » (p. 729) ? Ou encore cette faculté, sur laquelle il est inutile de revenir, qui court comme un fil rouge tout au long du *Journal* et des *Lettres* et qui lui permet de discerner la beauté et de s'en réjouir alors même qu'elle rayonne au cœur de l'horreur ? Oui, comment, en définitive, expliquer qu'Etty ait pu s'abstraire du monde jusqu'à pouvoir, aux premières loges de la solution finale, continuer de chanter imperturbablement la beauté de la vie (p. 608, 718, *passim*) ? Et ceci, non seulement à Amsterdam, mais encore à Westerbork même où, derrière les fils de fer barbelés son visage s'inonde à plusieurs reprises de « larmes de gratitude » (p. 897) ?

Oui, comment expliquer cela, qui n'est certainement pas de l'indifférence puisqu'on sait de source sûre, qu'Etty Hillesum

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La spiritualité se définit, se constate, s'expérimente à partir du point de vue où nous découvrons que nous ne pouvons pas en rester en l'état que nous tenons de notre naissance, mais que nous avons à passer par la nouvelle naissance dont Jésus parle à Nicodème.

Accepter de naître à nouveau revient à parcourir un itinéraire que le Maître suisse présente ainsi, et qui n'est autre que celui suivi par Etty Hillesum, ainsi que tous les mots de ce passage le disent, me semble-t-il, avec une clarté sans pareille (AES. p. 10) :

Le véritable itinéraire va, en réalité, non à sens unique du corps à l'âme – pour nous évader du corps – mais du moi biologique, du moi servitude, du moi préfabriqué, du moi qui m'est tombé dessus comme un colis jeté sur un quai de gare – du moi que je ne suis pas, en un mot – au moi authentique, au moi spirituel, au moi origine, au moi créateur, au moi qui est source et valeur, au moi qui est universel, au moi qui est don, enfin, et que nous percevons dans la lumière et la transparence de l'amour. Ce passage, ce changement d'étage, cette libération s'annonce et retentit nécessairement dans tout notre être. C'est tout notre être, corps et âme, qui devient personne, origine, source et valeur.

Dans l'une de ses homélies, Maurice Zundel s'adresse ainsi à son auditoire : « Et vous avez découvert ensuite qu'il y a une double naissance : une naissance charnelle qui est de l'ordre de la nature et une naissance spirituelle qui est de l'ordre de la personne » (TPS, p. 359).

Selon Zundel, comme pour l'Écriture, cette naissance charnelle si elle ne s'accompagne pas de la nouvelle naissance, de la naissance spirituelle, cette naissance n'a en soi, par elle-même, aucune valeur. Il écrit à ce propos : « La naissance charnelle n'est rien. Au point de vue humain, elle ne signifie rien, la vraie naissance est à venir, elle est en avant de nous » (*ibid.*, p. 391).

En ces termes, la naissance charnelle d'Etty Hillesum le 15 janvier 1914, n'a en elle-même, « au point de vue humain » aucune signification. Par contre sa « vraie naissance », en date du 3 février 1941, cette naissance qu'elle doit au « magicien » Spier, celle-là signifie tout. Et un tout si vaste qu'il contient l'infini, puisque naître une seconde fois, devenir « personne, origine, source et valeur » et accéder à l'immortalité sont, dans la pensée de Zundel, et dans le droit fil de l'Évangile, une seule et même chose. Cette dimension d'éternité de la nouvelle naissance est de celle-ci une dimension sursentielle. Le texte qui suit de Maurice Zundel la met particulièrement bien valeur tout en la montrant très clairement aussi sous l'angle de la première naissance. Ce texte (extrait d'une retraite donnée à Genève en 1973) est ici passionnant qui pourrait être pris pour un commentaire, certes lapidaire, mais particulièrement pénétrant de la propre vie d'Etty Hillesum :

Notre naissance nous a fourni un certain nombre d'énergies, un certain nombre de pouvoirs, mais nous avons à les prendre en mains, nous avons à les faire fructifier, nous avons à les transformer, nous avons à les libérer, nous avons, justement comme dit notre Seigneur admirablement, « à naître de nouveau ».

La première naissance pour nous n'est pas la naissance définitive. Elle n'est qu'une capacité, une capacité de

devenir une personne, elle n'est qu'un pouvoir de nous immortaliser. Il faut que nous passions par la seconde naissance pour devenir vraiment nous-mêmes et pour réaliser toute notre vocation. C'est cela qui est admirable. Justement, l'homme doit naître deux fois parce que la première fois, il naît passivement, sans l'avoir choisi : la vie lui est imposée. Il doit naître une seconde fois en le choisissant, en faisant de sa vie un don. C'est par là qu'il entre dans l'immortalité, mais il y entre tout entier.

Et c'est ainsi, seulement ainsi, c'est-à-dire en accomplissant sa vocation, en répondant à ce que la vie, *sa vie*, attend de lui, que l'homme s'affranchit de la peur de mourir et peut maintenant penser à la mort sans crainte ni épouvante. Nous aurons, sous peu, à revenir sur ce sujet.

Beauté et émerveillement

Cette libération en quoi consiste la naissance nouvelle par laquelle le papillon succède à la chenille, pour être un événement heureux n'en est pas moins un événement douloureux et onéreux. Car la chenille aussi aime la vie et ne désire pas mourir. Zundel, à ce propos, fait cette remarque capitale :

Nous sommes si viscéralement, si passionnément attaché à notre « moi ordinaire » que pour nous en libérer il faut un véritable choc et que seule la rencontre, l'expérience vécue de l'Amour oblatif, de l'Amour inconditionnel, peut engendrer un tel choc » (TPS, p.75).

Le plus fréquent est que cette expérience soit vécue sous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

abimé par le péché originel, péché dont la déplorable occurrence bouleversa jusqu'à l'os tous les règnes : animal, végétal et minéral. Non seulement le monde des hommes, mais aussi celui de la nature. En sorte que dans son état présent, notre monde n'est pas l'œuvre de Dieu mais bien plutôt celle de l'être auquel il s'est asservi : le « Prince de ce monde » le « Prince des Ténèbres ». En sorte aussi que, de ce monde, Dieu, bien qu'étant le « Créateur du monde », est totalement innocent. Totalement innocent du fait que le mal et la mort s'y ébattent comme sur un terrain de jeu. Totalement innocent, tant du mal commis, que du mal subi, que celui-ci vienne des hommes ou de la dislocation des lois naturelles. La jeune Hollandaise qui innocente Dieu de tout le mal qui vient des hommes – ce que les chrétiens qui voient en Dieu l'auteur de la finitude et des lois biologiques ne savent faire – Etty Hillesum eut-elle l'intuition que Dieu est aussi innocent du mal qui vient de la nature ? Pour ma part, cela me paraît vraisemblable. Car, par trois fois au moins, la jeune femme qui, d'autre part, affirme sans cesse que la vie est bonne, en soi, *par essence*, innocente Dieu de ce qu'elle ne l'est pas *en existence*. C'est-à-dire : dans les faits, dans les conditions où nous avons à la vivre. Et elle le dit dans des tournures dont certaines laissent entendre qu'elle ne vise pas seulement la vie en proie à la guerre et à la barbarie nazie mais, plus généralement, la vie en ce monde, donc la vie sujette aussi à la barbarie naturelle.

Voici tout d'abord un passage où Etty innocente Dieu du mal qui vient des hommes et en particulier des nazis :

La radio anglaise a révélé que depuis avril de l'année dernière 700 000 juifs ont été tués en Allemagne (...). Et pourtant je ne trouve pas la vie absurde, Dieu, je n'y peux rien. Et Dieu n'a pas à nous rendre comptes pour

ces folies que nous commettons, c'est à nous de rendre des comptes ! (p. 636).

Ce passage est déjà admirable, qui montre que le regard intérieur d'Etty Hillesum est si aigu, si acéré qu'elle sait sa part de responsabilité dans ce qu'elle voit. Mais il n'autorise pas à généraliser l'innocence qu'elle prête à Dieu jusqu'à l'affranchir en totalité de tous les maux qui enténébrent la condition humaine. En revanche, il me semble que tel n'est pas le cas des trois passages suivants. Les deux premiers datent de juillet 1942, avant qu'Etty n'ait fait l'expérience de Westerbork. Le troisième, par contre, date de juin 1943, donc de son quatrième et dernier séjour dans le camp de transit. Il n'en est que plus remarquable.

Je suis prête à tout accepter (...) prête aussi à témoigner à travers toutes les situations et jusqu'à la mort de la beauté et du sens de cette vie : si elle est devenue ce qu'elle est ce n'est pas le fait de Dieu mais le nôtre (p. 669) ;

Oui, mon Dieu tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie. Je ne t'en demande pas compte, c'est à toi au contraire de nous appeler à rendre des comptes un jour (p. 680) ;

Et, malgré tout, on en revient toujours à la même constatation : par essence, la vie bonne et si elle prend parfois de si mauvais chemins, ce n'est pas la faute de Dieu, mais la nôtre. Cela reste mon dernier mot, même maintenant, même si l'on m'envoie en Pologne avec

toute ma famille (p. 854).

Moins de trois mois plus tard Etty partait pour Auschwitz avec ses parents et son frère Mischa.

Dieu vulnérable

Les thèmes de la fragilité, de la faiblesse, de la toute-impuissance de Dieu et celui de sa parfaite innocence sont, bien sûr, intimement liés. Ils n'apparaissent pas d'emblée dans le *Journal*. Il faut, pour les voir émerger, attendre le *Cahier dix*, plus précisément le mois de juillet 1942, et surtout « la grande prière du dimanche matin » (12 juillet 1942).

Sur ce sujet, la première intuition remarquable dont bénéficia Etty Hillesum est qu'il est pensable et même possible *d'aider Dieu*. Le 11 juillet, elle écrit : « Et si Dieu cesse de m'aider ce sera à moi d'aider Dieu » (p. 674), ou encore : « je prendrai pour principe d'aider Dieu autant que possible et si j'y réussis, eh bien je serai là pour les autres aussi » (p. 675). Sans être vraiment dite, l'idée de la faiblesse de Dieu se dessine déjà dans cette page, car un Dieu « tout-puissant » n'a certainement pas besoin d'être aidé. Or, de la faiblesse, de la fragilité, de la vulnérabilité du Dieu qu'Etty priera le dimanche suivant, comment douter ? Ce Dieu-là, en effet, même voudrait-il aider les hommes, ne le peut. Il est, face à eux, désarmé, démun, comme impuissant. Les quelques passages suivants de la grande prière du dimanche matin sont, à ce sujet, bien éloquents :

Je vais t'aider mon Dieu à ne pas t'éteindre en moi (...) ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider (...) Oui mon Dieu tu sembles assez peu capable de modifier une situation indissociable de cette vie (...). Il m'apparaît de plus en plus clairement,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Maurice Zundel, notamment à la suite des Pères Grecs, connaissait que notre condition réelle, dans son accomplissement ultime, n'est plus seulement « humaine », mais « divino-humaine ». Ce pourquoi son anthropologie est plus exactement une « théo-anthropologie ». Et il n'en va bien sûr pas autrement de l'anthropologie évangélique de l'anthropologie révélée par Jésus-Christ. Or, voici qu'en trois mots : « Dieu écoute Dieu », Etty Hillesum qui, il y a peu encore, dérivait à la surface d'elle-même, prouve que deux jours à peine après la mort de Julius Spier, elle a su déjà se hisser jusqu'à ce sommet de la Révélation chrétienne dont malheureusement la plupart des chrétiens actuels n'ont toujours pas la moindre idée. Oui, vraiment, voici qu'Etty Hillesum, alors qu'elle n'était pas chrétienne et n'avait des paroles de Jésus-Christ qu'une connaissance très superficielle, peut être légitimement tenue dans sa relation à elle-même, aux autres et à Dieu, comme l'une des plus claires démonstrations jamais données au XX^e siècle de la valeur universelle et immédiate de l'Évangile.

Je voudrais aussi souligner ce fait qui, pour ma part, me frappe. Etty, nous l'avons dit en son temps, est d'une franchise absolue. Elle ne refuse ni le haut, ni le bas, ni le spirituel, ni le sexuel et elle dit l'un comme l'autre. Mais il y a plus. La manière même dont la jeune Hollandaise parle de la prière donne à croire qu'elle pressent, voire connaît la commune vocation de la sexualité et de la spiritualité. Toutes deux, en effet, ont pour objet commun *d'enfanter*. L'une par le sexe, lors de la première naissance, d'enfanter des chenilles. L'autre, par l'esprit, à la faveur de la seconde naissance, d'enfanter des papillons. Ce qui me convie à penser ainsi est que la jeune femme, dont nous savons qu'elle a une expérience signalée des deux rapports, sexuel à l'homme et spirituel à Dieu, les tricote et conjugue maintes fois, et avec une belle assurance.

Témoins, par exemple, le *Cahier trois* : « La fille qui ne savait pas s'agenouiller (...) a fini par l'apprendre (...). Mais ces choses-là sont encore plus intimes ou presque que la sexualité » (p. 222).

Le *Cahier six* : « Et je me rappelle de la fille qui ne savait pas s'agenouiller et la rugosité du tapis de sisal dans la salle de bains. En écrivant ces choses, tout de même, le sentiment d'une certaine gêne, comme si l'on abordait le plus intime du plus intime. Bien plus de timidité que si je parlais de ma vie amoureuse. Mais que peut-il y avoir plus intime que ma vie amoureuse ? » (p. 451).

Le *Cahier onze*, à propos de la prière : « C'est mon geste le plus intime ; plus intime encore que ceux que j'ai dans l'union avec un homme » (p. 757).

Aussi bien est-ce de cette union que naissent « les enfants des hommes » et de la prière que naissent « les enfants de Dieu ». Certes les paroles précédentes de la jeune Hollandaise ne disent pas cela en toutes lettres, mais elles n'en disent pas moins, et très clairement, que c'est précisément cela qu'elle a vécu.

Je voudrais enfin, au sujet de la prière, mettre en avant qu'Etty Hillesum, bien que non chrétienne, tout au long de son étonnant parcours, redécouvrit les grandes manières de la prière chrétienne. Comme les prières de louange, celles de demande et d'intercession. Toutefois, c'est dans sa prière silencieuse, au moment où elle se retire pour, en elle, laisser place à Dieu, c'est dans sa prière d'union à Dieu, qu'Etty est, à mes yeux, la plus authentiquement et profondément chrétienne. Pour tout dire : une chrétienne admirable.

Et dont la vocation est de vivre avant de mourir

Chacun l'a compris : la vraie question pour Maurice Zundel est la vie avant la mort, non pas la vie après la mort. En effet, selon le Vieux Maître suisse, acquiescer sans réserve à la première, c'est-à-dire consentir à sa vocation ultime en acceptant dès à présent de se détacher de ses préfabrications pour naître à soi-même et à Dieu, est le meilleur moyen et même le seul d'engendrer la seconde tout en y participant déjà. Ainsi pour Zundel, l'important est de vivre pleinement le présent, et certainement pas de se soucier de la vie *post mortem*. À ce sujet, il va même jusqu'à écrire : « *Une autre vie, ça ne m'intéresse pas.* » Et il explique sa position en ces mots qui, si elle avait pu les lire, auraient suscité, j'en suis sûr, dans le cœur d'Etty une émotion profonde :

Je crois à la vie d'un Autre en moi, à la vie d'un Autre. C'est là la vraie question ! Je crois à la vie d'un Autre ! Car la vie éternelle, c'est la vie d'un Autre confiée à ma vie. Et voilà le vrai problème, voilà la vraie question, voilà le risque infini. Je crois à la Vie d'un Autre dans ma vie. Nous serions des punaises, des fourmis... notre vie serait un parfait zéro, si elle n'était que notre vie, si tout gravitait autour de ce petit moi qui n'est qu'un grumeau cosmique. Ce qui fait de la vie humaine une chose si grande, si pathétique, c'est que dans cette vie se joue une Tragédie Divine, c'est que dans ma vie, se situe, se joue la vie d'un Autre ! Toute l'Histoire humaine a son sens dans ce drame divin (TVL, p. 146, 147).

Or, le fait me frappe : Etty Hillesum, à l'orée de la mort, discourt bien sûr sur la mort, mais *elle ne parle jamais de la vie après la mort*. Comme pour Zundel, cette vie ne paraît pas voir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mémoire une image presque suave ? » (p. 729) ; « On voudrait être un baume versé sur tant de plaies » (p. 761). Soit, je comprends parfaitement qu'on renâcle. Cependant, quant à moi, je gage qu'il ne s'agit là que d'une question d'écriture – que l'on est d'ailleurs fondé à trouver parfois trop cursive, maladroite, déplacée – et non d'un problème de fond. Ceci pour différentes raisons dont, au moins, les trois que voici.

- Si la jeune Hollandaise a gardé de Werterbork un souvenir suave, nostalgique et presque « illuminé » (p. 729), ce n'est pas qu'elle se soit épanouie, en ce lieu, en raison des souffrances qu'elle y a éprouvées ou qu'elle y a vues, mais parce qu'en ce lieu sa *metanoïa*, sa naissance nouvelle – naissance entamée en février 1941 sous l'impulsion de S. Spier – s'est poursuivie, accélérée et vérifiée suscitant en elle les surcroûts de joie, paix et force que l'on sait. Ainsi, à Westerbork, il y eut certes coïncidence et conjonction entre l'épanouissement d'Etty et contact avec la souffrance d'autrui mais cela ne signifie nullement que la seconde soit à la racine du premier. Tout statisticien, même débutant, le sait : corrélation n'est pas causalité.
- Dès lors que l'on prend un peu de hauteur on voit d'évidence que l'on ne peut guère reprocher à Etty de tirer un bénéfice personnel de la souffrance des déportés, sans pareillement reprocher à saint Vincent de Paul ou à Mère Teresa d'avoir profité de la misère, à saint Charles Borromée de la peste, à saint Camille des maladies, etc. Ce qui paraît extrêmement difficile.
- Il y a enfin que si la souffrance humaine avait tant comblé Etty Hillesum, ou même l'avait un tant soit peu satisfaite, elle ne se serait pas tant dépensée à la soulager et à

l'alléger mais, bien au contraire, à la cultiver et l'accroître.

« *Etty souffre-t-elle ?* »

Reste la question, somme toute fondamentale : « Etty Hillesum souffre-t-elle ? » On se souvient du regret de T. Todorov : on aurait aimé qu'Etty Hillesum « sache souffrir de la souffrance ». T. Todorov, manifestement, a douté qu'elle l'ait su, et je dois à la vérité de dire que, moi aussi, j'en ai douté. La question de la sensibilité à la souffrance de la jeune femme et de son attitude face à celle-ci, qu'il s'agisse de la sienne ou de celle des autres, est, il est vrai, passablement délicate.

Culpabilité et schizothymie

On remarquera tout d'abord qu'avant la fin de l'année 1941, Etty aborde de front la question de la souffrance et notamment celle de ses coreligionnaires qui n'ont pas la chance de bénéficier comme elle d'une vie aussi protégée (p. 236). Et la jeune Hollandaise de constater alors la présence en elle d'une « sorte de culpabilité » (p. 236). Peut-être même celle d'un « vouloir souffrir » qui pourrait la libérer de cette culpabilité et que, sans doute un peu hâtivement, elle attribue à tout être humain (p. 237). D'autre part, Etty note qu'elle a d'ores et déjà suffisamment reçu de la vie pour accepter la mort avec détachement. Et aussi qu'elle ne comprend pas (ni n'admet) ce comportement, si fréquent, faisant qu'à l'ordinaire les hommes, plutôt que de mourir, s'accrochent à la vie de manière panique. Ce comportement faisant que quel qu'en soit le prix – par exemple sacrifier la vie de l'autre –, ils s'acharnent contre vents et marées à sauver leur peau. En maints passages de son *Journal*, nous l'avons vu, Etty témoigne à ce sujet de sa totale

incompréhension (p. 80, p. 673, p. 603, *passim*). Cette attitude qui consiste à préférer souffrir mille morts, ou faire mille fois souffrir, plutôt que de mourir une fois, est à ses yeux indigne. Cette attitude n'est pas la sienne et elle la rejette catégoriquement.

Jusqu'ici, rien que de compréhensible et de très honorable. Et même plus encore : puisque préférer souffrir avec ceux qui souffrent et choisir de les accompagner jusqu'au bout, jusqu'au cœur et au terme de leur souffrance sans jamais les abandonner est bien preuve d'amour. Et du plus grand : celui-là même que le Dieu des chrétiens (et il est le seul !) a témoigné en choisissant de s'incarner et de mourir sur une croix. Oui ! Certes ! Mais cela ne répond pas à la question : « Etty Hillesum souffre-t-elle ? Souffre-t-elle vraiment ? » Sous entendu : « à la manière humaine ordinaire ». On le sait, T. Todorov se pose la question. Et, de fait, une lecture attentive et ouverte du *Journal* convie effectivement à se la poser.

Nous connaissons, nous avons étudié en son temps cette faculté particulière, qu'Etty devait sans nul doute à son tempérament schizothyme, cette faculté particulière qui lui permettait apparemment facilement de s'abstraire du réel, de s'en dissocier et donc de s'en protéger. Or, il n'est pas douteux que cette faculté de « dégageant », dont elle s'étonne elle-même (p. 110), l'ait aidée en quelques circonstances tragiques, si ce n'est à se couper totalement des affects provenant de l'extérieur, du moins à les atténuer notablement. On notera aussi que le tempérament d'Etty ne la convie guère à ressasser les souffrances, à appuyer sur les cicatrices. De cela aussi elle s'étonne : « Je me demande comment je suis faite » : « Aucune des inquiétudes ou des angoisses de la journée ne me colle à la peau, ici à mon bureau je suis "vierge" comme un nouveau-né et totalement réceptive... » (p. 669).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi (...) ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider et ce faisant nous nous aiderons nous-mêmes (...) la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. Peut-être pourrons-nous aussi contribuer à te mettre au jour dans le cœur martyrisé des autres (...). C'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous (...) je continuerai à œuvrer pour toi, je te resterai fidèle et ne te chasserai pas de mes enclos » (p. 680).

Et, à la date du 21 juillet 1942, nous lisons : « Je me sens dépositaire d'un précieux fragment de vie avec toutes les responsabilités que cela implique. Je me sens responsable du sentiment grand et beau que la vie m'inspire et j'ai le devoir d'essayer de le transporter intact à travers cette époque pour atteindre des jours meilleurs » (p. 692).

Témoigner de la Beauté de la vie et accoucher les autres à eux-mêmes tout en accouchant Dieu en eux, telle est la vocation spirituelle, telle est l'ultime vocation d'Etty Hillesum. De retour de son second séjour au camp de transit de Westerbork, quelques lignes après avoir laissé entendre que là aussi, il y avait de « la beauté », la jeune femme écrit :

Si j'aime les êtres avec tant d'ardeur, c'est qu'en chacun d'eux j'aime une parcelle de toi mon Dieu. Je te cherche partout dans les hommes et je trouve souvent une part de toi. Et j'essaie de fouiller dans les cœurs des autres pour te mettre au jour, mon Dieu » (p. 712).

Or, le jour même où Etty écrivait ces mots Julius Spier, « l'accoucheur de son âme » mourrait. Alors, tard dans la nuit,

elle s'adressa à lui en ces termes que nous avons déjà cités, termes bouleversants dont les derniers mots confirment et consacrent définitivement sa vocation ultime :

J'avais encore mille choses à te demander et à apprendre de ta bouche ; désormais, je devrai m'en sortir toute seule. Je me sens très forte, tu sais, je suis persuadée de réussir ma vie. Ces forces dont je dispose, c'est toi qui les as libérées en moi. Tu m'as appris à prononcer sans honte le nom de Dieu. Tu as servi de médiateur entre Dieu et moi, mais maintenant, toi le médiateur, tu t'es retiré et mon chemin mène directement à Dieu ; c'est bien ainsi, je le sens. Et je servirai moi-même de médiatrice à tous ceux que je pourrai atteindre » (p. 715).

En cela semblable aux deux autres vocations d'aide et d'écriture dont nous avons précédemment parlé, et alors même que par le passé elle se consacrait à la première pour, aujourd'hui, se réaliser en se consacrant à la seconde, la vocation spirituelle d'Etty Hillesum, pour « mystérieuse » qu'elle soit, puisqu'elle tend à la réalisation d'un mystère, n'en demeure pas moins à nos yeux parfaitement « compréhensible ». Et si ces trois vocations le sont, alors autant le sont les actes et actions qu'elles inspirèrent. Quant aux paroles sentiments et attitudes que l'on a pu reprocher à Etty – et dont certains tirent un facile parti pour ne rien entendre de ce qu'elle a à nous dire –, c'est justement, nous l'avons compris, le fait qu'ils sont l'expression et les témoins du déroulement d'un mystère – celui de l'accomplissement de la nature humaine –, qui nous les rend « compréhensibles ».

Les mots d'Etty sont toujours justes et, parfois même, « intemporels ». Elle nous l'a dit : elle se sent appelée à devenir « médiatrice » entre Dieu et l'homme, entre l'esprit et la chair. Or, plus d'un demi-siècle après, c'est bien là le rôle éminent que la jeune Hollandaise remplit aujourd'hui de manière admirable.

Au moins depuis le Moyen Âge, les chrétiens invoquent la Vierge Marie comme « médiatrice ». Etty, certainement, ne le savait pas. De l'apprendre l'aurait, sans doute, rendue d'abord un peu confuse, mais ensuite, à la réflexion, du moins je le crois, plus résolue et plus radieuse encore.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gémir comme hébétées, délaissant leurs enfants. Sœur Bénédicte s'occupa des petits enfants, elle les lava, les peigna, leur procura la nourriture et les soins indispensables. Aussi longtemps qu'elle fut dans le camp, elle dispensa autour d'elle une aide si charitable qu'on en demeura tout bouleversé¹⁹.

Hanna Dallos (1907-1945)

Pour beaucoup, à juste titre, la voie médiumnique par laquelle nous sont parvenus les enseignements des *Dialogues avec l'Ange* fait figure d'énigme. Mais le plus surprenant n'est pas là : il est dans la singulière précision symbolique et l'insigne richesse spirituelle de ces dialogues. Car le plus fréquent, en ces matières, est la misère affligeante des révélations obtenues par un tel canal. Or, avec les *Dialogues avec l'Ange*, assurément rien de tel. Cet écrit, dont les enseignements fondamentaux entretiennent des rapports extrêmement profonds avec l'Évangile, mérite ici toute notre attention et ce d'autant plus qu'il présente nombre d'harmoniques remarquables tant avec les affirmations de Maurice Zundel qu'avec l'expérience spirituelle d'Etty Hillesum. Mais chacun ne connaît pas l'origine et l'histoire de ces étranges dialogues. Un mot donc à ce sujet.

En Hongrie, à Budapest ou dans les environs, entre 1942 et 1944, au cœur de la tourmente nazie, quatre jeunes hongrois, Hanna Dallos, Lili Strausz, Joseph Kreutzer (époux de Hanna) et Gitta Mallasz, aiment à se réunir chez la première pour parler de philo-sophie et de questions sérieuses. Hanna, Lili et Joseph sont juifs, Gitta chrétienne. À partir du 25 juin 1943, leurs entretiens prennent une tournure véritablement extraordinaire. Hanna se surprend à voir et comprendre les êtres et les choses

avec une profondeur et une acuité jusqu'alors inconnues. Simultanément elle sent que les paroles qu'elle prononce ne sont plus les siennes. Elle prévient Gitta : « Attention ! Ce n'est plus moi qui parle²⁰ ! » À la suite de quoi, « Celui qui parle » par la bouche de Hanna – le « Messenger » comme elle l'appellera d'abord – dialoguera avec les autres jeunes gens au fil de 88 entretiens donnés à raison d'un par semaine, ceci jusqu'au 24 novembre 1944. Les 40 premiers dialogues, qui sont antérieurs au 15 mars 1944, jour à partir duquel les Allemands devenus les seuls maîtres de la Hongrie y exercèrent une terreur sans précédent, ces dialogues s'adressent à un interlocuteur en particulier. Les suivants ne sont plus, en ce sens, « personnels » mais, s'adressant à l'humanité entière, ils peuvent justement être qualifiés d'« universels ». Le texte de ces entretiens est noté avec soin chaque jour.

Joseph est déporté le 3 juin 1944 pour ne plus jamais donner ensuite aucun signe de vie. Arrêtées à Budapest au début du mois de décembre, Hanna et Lili seront immédiatement transférées à Ravensbrück. Elles mourront le 1^{er} et le 2 mars 1945 dans des conditions atroces dans un train reliant Ravensbrück à Dachau²¹. Seule Gitta qui est chrétienne ne sera pas déportée. Dépositaire des dialogues, elle les publiera pour la première fois en 1976. Curieusement, elle ne semble pas avoir aperçu les liens si forts (et si évidents !) qui les rattachent en profondeur à la Révélation chrétienne. Mais il est possible aussi que, pour des raisons qui lui appartiennent, elle ait préféré n'en pas parler.

Le véritable auteur des *Dialogues avec l'Ange*, que je voudrais mettre en regard d'Etty Hillesum, est donc Hanna Dallos. Hanna naît à Budapest le 14 juin 1907, environ sept ans avant qu'Etty ne voie le jour. Leurs deux familles sont juives et

non pratiquantes. Sur le plan psychique, la famille de Hanna est certainement bien plus équilibrée que celle d'Etty. Alors que le père de cette dernière est professeur de lettres, celui d'Hanna est directeur d'école. Homme extrêmement cultivé il possède une vaste bibliothèque dans laquelle sa fille trouvera de nombreux ouvrages de philosophie et de spiritualité. Toutefois, artiste de tempérament, Hanna préférera suivre les cours des écoles des Beaux-arts de Budapest et de Munich dont elle sortira diplômée en graphisme, sculpture et peinture. En 1928, elle se marie avec Joseph Kreutzer dont la spécialité est de dessiner des meubles. Immédiatement après leur mariage ils ouvrent un atelier graphique dans lequel Hanna, outre ses travaux de créations, enseignera le dessin.

De même qu'Etty Hillesum, Hanna est une jeune femme vive, enjouée, gaie, ayant le sens de l'humour. Elle a aussi pour elle d'être d'une grande douceur. Mais le trait le plus remarquable de sa personnalité est son intuition particulièrement déliée, délicate et sûre. La jeune hongroise, douée d'une grande lucidité et d'une rare empathie, pénètre aisément au cœur de l'âme d'autrui. Constamment animée par le désir d'accoucher les autres à ce qu'ils portent de meilleur en eux²², elle donne à ses élèves bien plus que d'apprendre à dessiner. Et ceux-ci ne s'y trompaient pas. Certains, tels le sculpteur P. Székely, la considéraient comme un authentique maître spirituel – au sens « asiatique » du mot précisait ce sculpteur²³ –, conception qu'elle récusait formellement refusant d'être plus que « l'amie » de ceux qu'elle aide. Ajoutons qu'à l'égard de ces derniers, nonobstant sa douceur, Hanna savait être ferme et d'une grande exigence. Très cultivée, aimante, les idées claires, capable d'une attention et d'une concentration exceptionnelles, Hanna est une jeune femme en tous points remarquable. Telle est, rapidement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Paris, entre avril 1942 et février 1944. Compte tenu de la durée de leurs interruptions respectives, ces deux journaux couvrent sensiblement la même longueur de temps, soit environ dix-neuf mois. Ils ont encore en commun de n'avoir été publiés que plusieurs décennies après avoir été couchés par écrit : le *Journal* d'Hélène Berr, en effet, n'a été porté à la connaissance du public qu'en 2008 seulement.

Mille raisons incitent à croiser et tricoter ensemble le *Journal* d'Etty Hillesum et celui d'Hélène Berr. Et cela a déjà été fait avec bonheur sous forme de lectures alternées de leurs meilleures pages⁶⁵. Mais le risque d'une telle entreprise était de mettre en avant la communauté du sort horrible infligé par la barbarie nazie à ces deux jeunes femmes – toutes deux si sensibles, vives et gaies – en laissant dans l'ombre qu'elles eurent à affronter ce destin funeste avec une expérience de vie et des ressources intérieures dissemblables et qu'elles l'ont, en conséquence, assumé de manière différente. Patrick Modiano, dans sa belle préface au *Journal* d'Hélène, écrit que cette dernière parle « de presque aussi loin qu'Etty Hillesum⁶⁶ ». Mais il signifie seulement ici qu'Etty, lorsqu'elle écrivit son dernier cahier, avait l'expérience de Westerbork, alors qu'Hélène, elle, ne connaîtra les camps de déportation qu'après avoir posé la plume. Ceci est exact et, en ce sens, Hélène Berr ne parle pas « d'aussi loin » qu'Etty Hillesum. Mais cela est vrai aussi en un autre sens, plus fondamental et plus profond : car ces deux jeunes femmes ne s'adressent pas à nous à partir du même « lieu intérieur ». Le lieu d'Hélène est sans doute plus proche de celui que nous habitons d'ordinaire, celui d'Etty bien plus éloigné. C'est pourquoi la voix de la première nous est plus familière, elle nous touche et nous émeut plus, et celle de la seconde, pour étonnante, voire choquante qu'elle nous semble,

nous enseigne et nous éclaire beaucoup plus sur les questions essentielles. C'est du moins là ce que je ressens et voudrais montrer ici brièvement.

Hélène naît à Paris, le 27 mars 1921, de parents juifs. Le milieu familial est financièrement très aisé et, sur le plan religieux, à l'instar de celui d'Etty, non pratiquant. Hélène est une jeune fille douée : elle obtient la mention « très bien » à chacun de ses deux baccalauréats et fait ensuite des études supérieures brillantes. Licenciée et diplômée d'études supérieures d'anglais, elle désirait se présenter à l'agrégation. Mais les lois antijuives de Vichy l'en empêchèrent. Elle fait alors le choix de poursuivre des études de doctorat en Sorbonne et dépose à cette fin, en octobre 1942, un projet de thèse sur le poète Keats. Hélène et Etty, l'une en anglais, l'autre en droit ont le même niveau d'études supérieures. Mais à l'été 1942, une autre similitude, pour le moins révélatrice, les rapproche singulièrement : toutes deux, le même mois, en juillet 1942, avec des motivations semblables, mais aussi avec exactement les mêmes réticences, se font engager comme « assistante sociale » : Etty par le Conseil juif d'Amsterdam qui l'affecte au service des déportés en transit à Westerbork, Hélène, à Paris, par l'UGIF (Union générale des israélites de France) qui l'emploie au service des internés de Drancy et du Loiret.

Le *Journal* d'Hélène débute le 7 avril 1942. Jour d'une grande joie pour la jeune femme : le poète Paul Valéry vient de lui accorder une fort belle dédicace. Dès la page suivante, le journal projette le lecteur au cœur de la vie parisienne menée, sous l'occupation, par une jeune étudiante riche et cultivée, nantie de nombreux amis et aussi, sans doute, un peu insouciant. Hélène a une sensibilité d'artiste : elle est musicienne et joue du violon. Avec ses amis, mais aussi bien les membres de sa famille ou leurs amis, elle aime prendre le thé,

discuter, parler de littérature, jouer de la musique ou écouter des disques. Elle affectionne aussi beaucoup de se rendre à la campagne, à Aubergenville, dans la chère demeure familiale où elle passe des journées inoubliables. Au début, Hélène s'estime sentimentalement engagée vis-à-vis de Gérard, lequel, absent de Paris, l'inonde de cartes postales qui, manifestement, ne l'enchantent guère. Mais, le 3 mai 1942, la vie affective d'Hélène se métamorphose et s'illumine brusquement : elle vient de rencontrer Jean Morawiecki, étudiant en droit, fils de diplomate, dont elle tombe – sans le savoir, mais en s'en doutant quand même un peu – immédiatement amoureuse. Tout au long des mois qui suivent, Hélène prend chaque jour une conscience plus vive de l'amour qu'elle éprouve pour Jean et simultanément de la superficialité et de l'inanité des liens qui l'attachent à Gérard.

Jusqu'en juin 1942, le *Journal* de la jeune juive ne fait guère d'allusions à la présence allemande. Certes, celle-ci la contrarie, mais apparemment elle n'en souffre pas et elle n'en parle pas, ou très peu. Mais dès le début du mois sa vie change brutalement. Le 8 juin, Hélène doit pour la première fois porter l'étoile jaune et peu de temps après, son père est arrêté par la police française déléguée « aux questions juives », précisément pour avoir mal cousu cette étoile sur son manteau. Puis il est livré à la Gestapo et interné à Drancy. Alors l'univers d'Hélène s'effondre. Plus exactement, il se brise en deux parts, en deux parts irréconciliables : d'un côté sa vie de jeune fille privilégiée et insouciante, de l'autre celle hantée par l'image de son père innocent, arrêté sous un prétexte insignifiant, traité comme un vulgaire criminel et menacé d'un avenir d'autant plus inquiétant qu'il est incertain. Suite à cet événement, qui fut pour elle véritablement déchirant – elle en parlera comme d'un « abîme infranchissable » –, Hélène commencera à prendre véritablement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

surabondance. Etty, manifestement, sut boire à de telles sources, Hélène non. De cette incapacité, parce qu'elle est au fond celle de l'homme ordinaire que nous sommes tous, vient que nous ressentons si vivement les moindres nuances de sentiment qui troublent ou enchantent Hélène. De là vient cette valeur d'émotion et d'affect si caractéristique de son journal, valeur me semble-t-il moins constante dans le journal d'Etty Hillesum, car Etty nous est parfois étrangère, alors qu'Hélène ne l'est jamais. Et notamment lorsqu'elle peint ces sentiments de révolte, de solitude, d'incertitude et d'incompréhension qui, au fil des pages, l'habitent de plus en plus fréquemment. De tels sentiments, si révélateurs de la personnalité d'Hélène n'appartiennent pas Etty Hillesum telle qu'elle a été mise au monde par « le magicien » Spier. C'est là ce que je voudrais brièvement montrer au moment de clore ce rapide tableau comparé des deux jeunes femmes.

Début juin 1942, le port de « l'étoile jaune » devient obligatoire pour les juifs de Paris. Conçue comme une marque d'infamie et de ségrégation, destinée à faciliter le repérage et les rafles, elle doit être solidement cousue et de manière très visible. On imagine sans peine l'affliction, la détresse et l'angoisse éprouvées par les victimes de ce marquage qui n'est pas sans rapport avec celui du bétail. Au reste la plupart d'entre elles iront à la mort cadenassées dans des wagons à bestiaux. Hélène porte pour la première fois son étoile le 8 juin. Déjà le 4 juin, elle s'interrogeait sur le fait de savoir si le refus de porter cet insigne serait interprété comme une marque de courage ou de lâcheté. Elle paraît en définitive choisir de le porter, mais en restant « toujours très élégante et très digne⁹⁴ ». Le 8, elle remarque que cette étoile symbolise pour elle « la barbarie et le mal⁹⁵ », puis elle nous fait posément partager, sans nul

pathétisme, le calvaire de sa première journée, puis celui du 9 juin. Pour moi, ces pages appartiennent aux plus émouvantes du journal d'Hélène. En voici quelques brefs extraits qui suffiront à en transmettre la tonalité.

Le 8 juin : « C'est le premier jour où je me sente réellement en vacances. Il fait un temps radieux, très frais après l'orage d'hier. Les oiseaux pépient, un matin comme celui de Paul Valéry. Le premier jour aussi où je vais porter l'étoile jaune. Ce sont les deux aspects de la vie actuelle : la fraîcheur, la beauté, la jeunesse de la vie, incarnée par cette matinée limpide ; la barbarie et le mal représentés par cette étoile jaune. »

Le soir : « Mon dieu, je ne croyais pas que ce serait si dur (...) D'ailleurs, la majorité des gens ne me regarde pas. Le plus pénible, c'est de rencontrer d'autres gens qui l'ont (...)...j'ai vu la jeune fille me montrer à son compagnon. Puis ils ont parlé (...) Instinctivement, j'ai relevé la tête – en plein soleil – j'ai entendu : « C'est écoeurant » (...) Je suis repartie pour la Sorbonne ; dans le métro, encore une femme du peuple m'a souri. Cela a fait jaillir les larmes à mes yeux (...) »

Le 9 juin : « Aujourd'hui, cela a été encore pire qu'hier. (...) J'ai la figure tendue par l'effort que j'ai fait tout le temps pour retenir des larmes qui jaillissaient... (...) Je ne voulais pas porter l'étoile, mais j'ai fini par le faire, trouvant lâche ma résistance. Il y a eu d'abord deux petites filles, avenue de La Bourdonnais qui m'ont montrée du doigt. (...) Je sais bien, cela blesse les autres. Mais s'ils savaient, eux, quelle crucifixion c'est pour moi. J'ai souffert, là, dans cette cour ensoleillée de la Sorbonne, au milieu de tous mes camarades. Il me semblait brusquement que je n'étais plus moi-même, que j'étais devenue étrangère, comme si j'étais en plein dans un cauchemar. (...). J'étais naturelle superficiellement, mais je vivais un cauchemar. (...) Mais je crois qu'aucune ne comprenait ma souffrance. (...)

J'avais de nouveau la gorge serrée et lorsque l'employé m'a souri, et m'a dit ; « Allez, vous êtes encore plus gentille comme ça qu'avant », j'ai cru que j'allais fondre en larmes⁹⁶. »

Montrée du doigt, proscrite, ne pouvant faire comprendre à personne sa détresse et comme enfermée dans sa solitude, Hélène pleure, elle vit un véritable cauchemar. Etty Hillesum a-t-elle ressenti et vécu pareillement la honte de l'étoile ? À Amsterdam, le port de l'insigne est obligatoire depuis le 29 avril 1942. Les pages de la jeune Hollandaise en dates des 29 et 30 avril sont très instructives. Celle du 29 avril fait état des sentiments et réflexions qui habitent Etty alors qu'elle se remémore une parole de Spier concernant l'étoile jaune.

Le 29 avril, 8 heures du soir : « Il avait tout de même une vibration nerveuse dans la voix, quand il m'a demandé, à l'instant au téléphone, en feignant l'ironie : « Alors, vous venez déjà avec votre étoile jaune ? » (...) Intérieurement, il m'est venu progressivement tant de forces que j'ai vraiment le sentiment de pouvoir supporter notre époque (...) Et comme on déplace de plus en plus fortement la réalité vers l'intérieur, on s'affranchit de plus en plus des réalités extérieures. (...) ...il y a quelque chose en moi, quelque chose de très dur et d'indestructible, qui sait qu'il pourra aussi supporter d'autres conditions de vie. (...) Je suis si contente qu'il soit juif et d'être juive moi-même (...) au fond, je n'ai peur de rien, je me sens tellement forte (...) tout cela est tellement insignifiant face aux richesses et aux possibilités infinies que nous portons intérieurement en nous. (...) ...j'ai suffisamment mûri pour supporter un tas de duretés de l'existence sans m'endurcir moi-même intérieurement. Je me sens tellement sûre de moi, tellement exempte de peur (...) et aussi pleine d'amour et de confiance » (p. 498, 499).

Le 30 avril, après dîner, Etty revit la soirée de la veille

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

intéresse le plus. Quant au premier, j'en signalerai seulement ceci.

Le fait peut paraître paradoxal, mais bien qu'elle vécût enfermée, recluse avec sa famille de juillet 1942 à août 1944, sans nulle possibilité de sortir, Anne Frank n'en est pas moins aussi bien renseignée que l'était Etty Hillesum sur la vie des juifs d'Amsterdam ou Hélène Berr sur celle des juifs de Paris. L'Annexe est en effet régulièrement informée par les différentes personnes de confiance qui assurent le ravitaillement. Anne écrit : « C'est affligeant tout ce qu'il nous dit, d'innombrables amis et relations sont partis pour une terrible destination. Soir après soir, les voitures vertes ou grises de l'armée passent, ils sonnent à chaque porte¹³¹... » Peu après elle note : « Dehors, il se passe des choses affreuses, ces pauvres gens sont emmenés de force jour et nuit. (...) Les familles sont écartelées, hommes, femmes et enfants sont séparés. Des enfants qui rentrent de l'école ne trouvent plus leurs parents¹³²... » Le 27 mars 1943, Anne rapporte le programme de déportation des juifs hollandais que Rauter vient d'annoncer, et qu'elle commente ainsi : « Comme un troupeau de bétail pitoyable, malade et délaissé, ces pauvres gens sont emmenés vers des abattoirs malsains. Mais il vaut mieux que je n'en dise pas plus, mes pensées ne font que me donner des cauchemars¹³³. » Anne est informée de ce qui se passe dans les rues d'Amsterdam, comme elle sait aussi les conditions de vie du camp de Westerbork¹³⁴. Elle sait, et elle meurt de peur.

Mais l'adolescente est aussi très au fait de l'avancement de la guerre car les « Annexiens » écoutent quotidiennement la radio¹³⁵. En septembre 1943, elle suit le débarquement des Anglais en Italie¹³⁶. Le 6 juin 1944, elle est informée, comme heure par heure, du débarquement des alliés sur les plages

normandes¹³⁷. Le journal d'Anne n'est pas seulement un « journal intime ». Il fait place à l'histoire et lui accorde comparativement plus d'importance que les journaux d'Etty Hillesum et Hélène Berr. Mais, comparé aux deux précédents, son originalité fondamentale tient, bien sûr, à sa description détaillée de la vie d'un microcosme confiné dans un local exigu par temps de grande détresse. Ici Anne excelle. Elle a un vrai talent d'écrivain – d'ailleurs écrire est pour elle, comme pour Etty Hillesum ou Hélène Berr, une vocation à propos de laquelle elle s'interroge souvent¹³⁸ –, talent grâce auquel elle nous livre un récit particulièrement coloré et alerte des petites péripéties qui émaillent sa vie quotidienne ainsi que celle de son entourage. Qu'elle nous relate les faits et gestes des chats Moortje, Muschi ou Moffi¹³⁹, des séances d'épluchage de pommes de terre, des attentes devant la porte des toilettes, des discussions ou des disputes entre ses parents et les autres occupants, des instants de jalousie, de chamailleries, d'agaceries avec sa sœur Margot ou... avec tout le monde, quelques premiers baisers avec son amoureux Peter dans le grenier de l'Annexe... quelle que soit la scène qu'elle campe, Anne, tour à tour espiègle, rieuse, amusante, taquine, jalouse, énervante, perspicace, coquette, flirteuse..., tour à tour gamine ou adulte, Anne qui se voit comme « une petite chèvre turbulente¹⁴⁰ », Anne ne nous ennue jamais. À quoi s'ajoute qu'elle est douée d'un don d'observation et de pénétration psychologique, sans doute assez rare à son âge, qui lui permet aussi bien de broser des portraits particulièrement incisifs de son entourage que de transmettre de manière nuancée les sentiments qui l'habitent. Parmi ceux-ci deux, qui relèvent du registre de la peur et de l'angoisse, demandent à être remarqués : la peur de l'arrestation par la Gestapo et la peur provoquée par les bombardements

alliés.

Si la peur de ces bombardements, qui débutent en 1943, ne pouvait être évoquée dans les écrits d'Édith Stein (morte en août 1942), ni dans le *Journal* d'Etty Hillesum (qui s'arrête en octobre 1942), ni dans les *Dialogues avec l'Ange* de Hanna Dallos (alors à Budapest), ni encore dans le *Journal* d'Hélène Berr (alors à Paris), elle pouvait l'être dans le *Journal* d'Anne Frank et elle l'est fréquemment car elle terrorisait la jeune fille. Anne est si effrayée qu'elle se réfugie pratiquement toutes les nuits dans le lit de son père¹⁴¹. Le 19 juillet 1943, elle écrit :

*Dimanche, le quartier nord a subi un bombardement très dur. Les destructions doivent être effroyables (...) On entend parler d'enfants qui cherchent le corps de leurs parents dans les ruines fumantes. J'en ai des frissons, quand je repense à ce grondement étouffé et trépidant dans le lointain, que nous ressentions comme un signe annonciateur de l'anéantissement*¹⁴²

Une semaine plus tard, elle rapporte ces instants : « Le soir au dîner : alerte aérienne (...) alerte, tirs, une masse d'avions (...) mais rien à faire, c'était une nouvelle pluie de bombes (...) Les avions piquaient, montaient, l'air sifflait et c'était très, très effrayant, à chaque instant je pensais : « Il va tomber, on va y passer ». Je t'assure qu'en me couchant à neuf heures j'avais du mal à tenir sur mes jambes... » Et Anne a si peur qu'une fois encore, elle se retrouve dans le lit de son père¹⁴³.

Mais Anne est aussi victime d'une autre peur, pas moins terrifiante que la précédente, mais à laquelle, cette fois, Etty, Édith, Hanna et Hélène se trouvèrent aussi confrontées. Cependant, je ne crois pas qu'aucune d'elles ne le fut de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je vois toujours ses grands yeux fixés sur moi. Hanneli a-t-elle vraiment la foi, la foi ne lui aurait-elle pas uniquement été imposée du dehors ? Je ne suis même pas capable de répondre, jamais je n'ai pris la peine de le lui demander. Hanneli, Hanneli, si seulement je pouvais te faire partager tout ce dont je profite. Il est trop tard, je ne peux plus rien changer, plus rien réparer des erreurs que j'ai faites. Mais je ne l'oublierai jamais et je prierai toujours pour elle¹⁹⁹

La question qu'Anne se pose dans ces lignes à propos de la foi de son amie montre qu'elle fait bien la différence entre une foi vivante, vécue, élue et librement choisie, une foi « en esprit et en vérité », une foi réellement spirituelle et une foi imposée, une foi extérieure, une foi par conséquent superficielle et fragile. Elle témoigne aussi que la foi d'Anne est bien plus de la première eau que de la seconde. En sorte que, malgré ce que pourrait laisser croire une lecture rapide du journal d'Anne, on se sent fondé à se demander si cette dernière, au fil des années 1942-1944 – sous la pression simultanée de la peur de la mort, de la découverte de l'amour et de l'ouverture à la beauté –, ne se serait intérieurement éveillée d'une manière un tant soit peu comparable à celle dont Etty Hillesum fit l'expérience dans les années 1941-1943.

La question mérite d'être posée et les quelques extraits suivants aident grandement à y répondre. Tous me paraissent plaider en faveur d'une réponse que je donnerai ensuite. On gardera présent à l'esprit que les quatre premiers passages datent du temps où Anne est amoureuse. Les deux suivants datent de juillet 1944, époque de lucidité et de déception, lors de laquelle Anne n'est plus amoureuse. Le dernier, enfin, est extrait de la

dernière page de son journal datée du 1^{er} août 1944.

11 avril : « Je deviens de plus en plus indépendante de mes parents, toute jeune que je suis, j'ai plus de goût pour la vie, un sens plus sûr et plus pur de la justice que Maman. Je sais ce que je veux, j'ai un but, j'ai un avis, j'ai une foi et un amour. Laissez-moi être moi-même, alors que je suis heureuse. Je sais que je suis une femme, une femme riche d'une force intérieure et pleine de courage²⁰⁰. »

14 avril : « Mon travail, mon espoir, mon amour, mon courage, voilà qui me donne ma force, ma joie, et m'encourage²⁰¹ ! »

3 mai : « Chaque jour, je sens que je me développe intérieurement, je sens l'approche de la libération, la beauté de la nature, la bonté des gens de mon entourage, je sens comme cette aventure est intéressante et amusante²⁰². »

5 mai : « J'ai triomphé ! Je suis indépendante de corps et d'esprit, je n'ai plus besoin de mère, toute cette lutte m'a rendue forte ! Et maintenant (...) je veux aussi poursuivre mon chemin moi-même, le chemin que je juge bon²⁰³. »

15 juillet : « J'ai un courage de vivre exceptionnel, je me sens si forte et capable d'endurance, si libre et si jeune ! Quand j'en ai pris conscience, j'étais heureuse, car je ne crois pas que je courberai vite la tête sous les coups que chacun doit subir²⁰⁴. »

15 juillet : « J'entends plus fort, toujours plus fort le grondement du tonnerre qui approche et nous tuera, nous aussi, je ressens la souffrance de millions de personnes et pourtant, quand je regarde le ciel, je pense que tout finira par s'arranger, que cette brutalité aura une fin, que le calme et la paix reviendront régner sur le monde²⁰⁵. »

1^{er} août : « Je t'ai raconté plusieurs fois que mon âme est pour ainsi dire divisée en deux. D'un côté se logent ma gaieté exubérante, mon regard moqueur sur tout (...) Ce coté est le plus souvent à l'affût et refoule l'autre coté qui est bien plus beau, plus pur et plus profond. (...) Mon côté insouciant, superficiel, devancera toujours mon côté profond, c'est pourquoi il aura toujours le dessus. (...) J'ai l'habitude de ne pas être prise au sérieux, mais seule l'Anne insouciante y est habituée et arrive à le supporter, l'Anne profonde n'en a pas la force. (...) En société la douce Anne n'a encore jamais, pas une seule fois, fait son apparition mais, dans la solitude, elle l'emporte toujours. (...) À l'intérieur, l'Anne pure me montre le chemin, à l'extérieur, je ne suis rien d'autre qu'une petite chèvre turbulente qui a arraché ses liens. (...) ...j'ai la réputation d'une coureuse de garçons (...) Anne joyeuse s'en moque, rétorque avec insolence (...), Anne silencieuse réagit complètement à l'opposé²⁰⁶. »

De tels passages peuvent être lus et compris de deux manières très différentes. Soit à la manière de la psychologie universitaire pour laquelle la dimension de l'esprit, la dimension spirituelle n'existe pas et pour laquelle l'homme n'est donc jamais fait que de corps et de psyché. Auquel cas, toutes les notations précédentes illustrent seulement une heureuse résolution du complexe d'Œdipe ainsi que, de manière plus générale, le vécu et les sentiments, les idées et réflexions ordinaires qui accompagnent normalement la fin de la puberté et le passage de l'adolescence à l'âge adulte.

Soit ces notations sont lues dans cette perspective plus vaste qui nous a permis de comprendre, tout en les honorant, tant les affirmations d'Etty Hillesum témoignant de sa « nouvelle naissance », que les conceptions philosophiques et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La nouvelle naissance
Un processus « agonistique »
Trois compréhensions clés
L'Amour
La Beauté
La Mort
Les fruits de l'Esprit
La Paix
La Joie
La Force
Rien ne va plus
Etty irrécupérable
Etty chrétienne ou juive ?
Etty agnostique ou athée ?
Etty scandaleuse
Sexualité et spiritualité mêlées
Une anesthésie inquiétante
« Ah ! faut-il que je sois folle ! »
Une faculté singulière.
Récupérée par la grâce

III. Etty Hillesum et Maurice Zundel : une consonance lourde de sens

Quelques grands aspects de l'homme et de Dieu selon Maurice Zundel

Bref portrait de Maurice Zundel
La théologie de M. Zundel
Le Dieu intérieur
L'innocence de Dieu
La vulnérabilité de Dieu
L'anthropologie de Maurice Zundel
La seconde naissance

Beauté et émerveillement

Silence et prière

La vie avant la mort

Les mêmes aspects de l'homme et de Dieu dans les écrits
d'Etty Hillesum

Le Dieu par elle rencontré

Dieu intérieur

Dieu innocent

Dieu vulnérable

L'homme par elle découvert

Un qui naît deux fois

Dans la joie de l'émerveillement

Le silence et la prière

Dont la vocation est de vivre avant de mourir

IV. De l'incompréhensibilité d'Etty Hillesum

Des propos qui heurtent

L'indécence du sexe

L'indécence du bonheur

Une proposition d'explication

Devant la souffrance, une attitude ambiguë

L'analyse de T. Todorov

Du bénéfice retiré de la souffrance des autres

« Etty souffre-t-elle ? »

Culpabilité et schizothymie

Avoir souffert et parler ainsi

Le témoignage d'Etty

Le témoignage des autres

Le temps du doute et de l'échec

Une autre et même proposition d'explication

Les trois vocations d'Etty Hillesum

La critique des actes et des choix

La vocation d'aide
La vocation d'écrivain
La vocation spirituelle

V. Brève étude comparée de cinq destins tragiques

Édith Stein (1891-1942)

Hanna Dallos (1907-1945)

Hélène Berr (1921 – 1945)

Anne Frank (1929 – 1945)

Nomenclature des ouvrages de, ou sur, Maurice Zundel cités dans ce livre.

Notes

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en mars 2014

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : avril 2014

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
600/2014